

FRANÇOIS LEGAULT

Le retour planifié

Jean-Marc Salvet

jmsalvet@lesoleil.com

Cest en quittant le Parti québécois et en abandonnant son poste de député de Rousseau, le 25 juin 2009, que François Legault a amorcé son retour.

Il ne l'a pas dit ce jour-là. Mais, dès cet instant, il a fermé une porte pour en ouvrir une autre.

S'il n'avait aucun plan précis en tête, il avait déjà une intention. «On se disait : si on veut revenir, si on veut faire ce qu'on veut faire, il vaut mieux se retirer», relate Martin Koskinen, directeur général de la Coalition pour l'avenir du Québec (CAQ) et alter ego de François Legault.

C'est pourquoi l'idée de lancer un mouvement politique s'est forgée très rapidement dans leur esprit. Elle a commencé à se préciser à peine six mois plus tard — dès janvier 2010. Plusieurs

mois avant qu'elle soit éventée publiquement.

Le jour de sa démission, en juin 2009, François Legault dépeignait non seulement un contexte social et politique; il esquissait un projet.

Martin Koskinen était à ses côtés. Il était déjà son plus proche collaborateur.

«La fatigue, le cynisme et le fatalisme ne peuvent servir d'excuse pour accepter l'immobilisme et le déclin tranquille du Québec», déclarait M. Legault.

«Il y a trois défis qu'il nous faudra surmonter. D'abord, le Québec a toujours un écart de richesse important avec les autres États en Amérique du Nord. Ensuite, nos réseaux publics de santé et d'éducation connaissent de graves problèmes d'efficacité. Et, enfin, le Québec vit une crise des finances publiques.»

La toile de fond des premières propositions qu'il a présentées le 21 février, lors de la création de la Coalition pour l'avenir du Québec, était déjà tissée, analyse le député indépendant Benoît Charette.

Lancée il y a neuf mois avec l'homme d'affaires Charles Sirois, la Coalition est devenue un parti politique la semaine dernière.

Lundi, suivant son très méticuleux «plan de match», François Legault confirmera, au Palais Montcalm, qu'il sollicitera le poste de premier ministre du Québec aux prochaines élections générales.

LE DÉCLENCHEUR

C'est le 2 mai, au soir des dernières élections fédérales qui ont vu déferler une vague NPD au Québec, qu'ils ont commencé à y croire — à penser que, oui, leur mouvement pourrait se transformer en parti politique. «Le résultat a démontré que c'était faisable, que c'était possible», dit Martin Koskinen.

«La politique, c'est l'art d'être au bon endroit au bon moment», souligne le politologue Jean-Herman Guay

«La politique, c'est l'art d'être au bon endroit au bon moment», glisse Jean-Herman Guay, un politologue approché par François Legault au printemps 2010.

Il existe une parenté d'esprit entre ces deux hommes. Dès 2003, le professeur de l'Université de Sherbrooke exhortait les péquistes à se méfier des sondages. Ce n'est pas parce que 40 % des Québécois se disent souverainistes qu'ils font de cette option une priorité, soutenait-il. Le prof avait fâché le chef du Parti québécois, Bernard Landry.

«Beaucoup de croyants, mais peu de pratiquants...», lance aujourd'hui l'ex-péquiste Louise Beaudoin, demeurée souverainiste.

François Legault est-il au bon endroit au bon moment? «Je suis le premier à dire qu'on bénéficie de la conjoncture. Les circonstances nous sont favorables», admet Martin Koskinen.

Il parle de l'essoufflement de la «question nationale» et de la «fatigue des Québécois envers les deux grandes formations politiques», le Parti libéral du Québec et le Parti québécois. Le chef libéral Jean Charest et la chef péquiste Pauline Marois en pâtissent.

L'époque paraît balayer tous ceux qui sont au pouvoir.

Tant son alter ego que le professeur de Sherbrooke et le député Charette soutiennent que la force de François Legault est d'avoir rassemblé des fédéralistes et des souverainistes — et d'avoir, disent-ils aussi, dépassé le clivage gauche/droite.

Ni à gauche, ni à droite, ni lucide, ni solidaire, a déjà résumé M. Legault. Surtout, ni fédéraliste, ni souverainiste.

Parce qu'il est fédéraliste, Charles Sirois a apporté une précieuse caution à la Coalition au cours de ses premiers mois d'existence. M. Sirois ne sera pas candidat aux prochaines élections, mais il entend jouer un «rôle actif» auprès de François Legault, l'ancien souverainiste.

Le succès du mouvement a été instantané. Patrick Lebel, son «organisateur national», est bien placé pour le savoir. Les curriculum vitae sont arrivés par pelles. «À partir de maintenant, ça va être plus difficile», dit-il.

«Il faudra expliquer nos idées», les détailler, illustre le député Benoît Charette, qui sera membre du tout premier caucus de la Coalition pour l'avenir du Québec à l'Assemblée nationale, cet hiver.

Il dit ce que disent tous les caquistes : «Dire qu'on abolit les commissions scolaires comme on les connaît aujourd'hui, c'est une chose. Expliquer comment se déploiera le nouveau système, c'en est une autre.»

AH, LE CHANGEMENT!

François Legault a le vent en poupe. Il est pourtant dans le paysage politique québécois depuis septembre 1998.

Il a été ministre des gouvernements de Lucien Bouchard et de Bernard Landry — et par la suite député d'André Boisclair et de Pauline Marois.

N'empêche. Il personnifie la nouveauté. Il incarne le changement. Un précieux sésame.

Le cofondateur d'Air Transat voit comme un atout le fait d'être indépendant de fortune.

Bienvenue, Monsieur Legault! répètent, sarcastiques, ses adversaires politiques, excédés

d'avoir eu à combattre un «fantôme» depuis des mois. Ils lui reprochent ses idées «simplistes», voire «racoleuses»; ils lui reprochent de simplement dire ce que bien des citoyens veulent entendre. De prendre très peu de risques, au fond, avec l'opinion publique.

Le politologue Jean-Herman Guay présente les choses autrement. Au-delà des groupes de pression, ce que propose François Legault est assez «consensuel», préfère-t-il dire. Il synthétise l'air du temps.

«Il y a quelque chose de pragmatique chez lui.» Il ne fait pas l'unanimité. Mais il parvient à rejoindre monsieur et madame Tout-le-Monde.

«On n'est pas naïfs. On sait que les élections générales se jouent beaucoup sur la personnalité des chefs, enchaîne Martin Koski-